

Un baiser dans la roseraie.

6 ans.

- Héloïse, cache toi en dessous, maman arrive !
- J'y arrive pas, mes cheveux sont accrochés dans la branche !
Gus je t'en supplie, aide moi !
- Si tu continues, je te tire d'un coup et tes cheveux resteront accrochés, me réprimande Alec.

Et je tire d'un coup. Ça fait mal, certains cheveux restent, pendants, sur le rosier. Je cours à la poursuite des deux garçons qui sont déjà trop loin pour mes petites jambes. Je suis essoufflée, mes joues doivent être rouges ; en me voyant arriver, Alec se moque de moi. Je me jette sous le rosier où ils m'attendent encore, mais quelqu'un me tire par la jambe. On me prend par le bras, on serre, ça fait mal, et je me retrouve nez à nez avec la maman de mes deux complices. Elle est furieuse. Alec et Gus sortent de l'arbre et ont la décence de paraître gênés. Ma robe est tâchée et leurs pantalons en mauvais état. Leur maman crie. Gus baisse les yeux alors qu'Alec se retient de rire. Je sais toujours quand Alec pose ses yeux sur moi, parce que mon corps est au garde à vous.

- Gustave et Alexander de Naury, vous êtes des chenapans ! Vous avez encore sali vos culottes ! Cette fois, vous ferez vous mêmes vos lessives, comme le font les femmes. Cela vous apprendra. Quant à vous, Héloïse, je ne suis pas votre mère, et heureusement, car vous auriez pris une bonne correction.

J'entends le ricanement d'Alec et je retiens une forte envie de lui tirer la langue. Je regarde derrière Auriane de Naury, je vois maman. Elle me sourit ; elle n'est pas fâchée. Elle avait déclaré préférer rire de mes bêtises que de s'énerver pour des niaiseries. C'est ce qu'elle avait dit le jour où j'avais essayé de laver les poissons dans le bac de Nana, la bonne.

Auriane de Naury prend maman par le bras, et elles s'en vont sur

la terrasse du manoir pour boire le thé avec les gens de la ville.

Gus regarde Alec comme s'il était le plus âgé.

- A cause de toi on vient de se faire gronder ! C'est toujours de ta faute, Alec. C'est pas parce que t'es le plus grand que tu peux tout nous faire faire !

Gus me fait peur quand il est énervé, parce qu'habituellement il ne râle jamais, mais Alec se contente d'en rire. Ce dernier me regarde espièglement ; il me met mal à l'aise. Gus me prend dans ses bras et me serre contre lui en criant à Alec :

- Va-t'en, tu lui fais peur !

Je reste collée contre lui en n'osant lui faire remarquer que des deux, à ce moment-là, c'est lui qui me fait le plus peur. Alec rit, mais pour mon plus grand bonheur, tourne les talons et s'en va. Gus me relâche, et longtemps je regarde le dos d'Alec, ses cheveux noirs corbeau qui volent dans le vent ; il sort de la roseraie, et bientôt, rien n'indique plus la précédente présence d'Alec, sinon le silence qui s'est installé entre Gus et moi.

10 ans.

- Alec lâche cette poupée ! Tu vas la casser ! Alexander, pose-la par terre !

Il part d'un grand rire et court encore plus vite à travers le manoir. Il passe par les chambres, puis par la salle de bain, pour enfin débouler dans la cuisine, où Nana prépare le repas du soir. Elle crie en nous voyant slalomer, nous escrimant à éviter casseroles, chaises, tables et plan de travail.

- Alexander ! Héloïse ! Ça suffit, vous n'aurez pas de dessert !
Te voilà toi aussi, Gustave. Oh mon dieu, mon dos, ma tête...
Vous me fatiguez les enfants. Hors de ma cuisine !

Alec ouvre la porte d'un grand coup et saute les escaliers deux par deux. Je cours après lui en relevant ma robe pour ne pas marcher dessus, alors que Gus prend le temps d'aider Nana à s'asseoir. Il nous rejoint en peu de temps pendant qu'Alec et moi courons à

toute vitesse dans la roseraie.

– Alec, pose ma poupée ! Je le dirai à Auriane !

– Rapporteuse !

– Alec, Héloïse... Ça suffit... Rends lui sa poupée !

Gus essaie en vain de convaincre Alec de me rendre ma poupée aux yeux bleus. Elle est en porcelaine, c'est papa qui me l'a offerte la semaine passée. Je commence à désespérer de rattraper un jour le garçon qui me rend folle, mais Alec trébuche et jette d'un grand coup ses bras en avant pour se protéger du choc. On entend un grand bruit de porcelaine cassée, et je m'affale à mon tour sur le plus grand des deux frères. Je roule de côté et Alec me jette un regard apeuré ; il est inquiet pour moi. Il constate que je ne pleure point, mais plisse les yeux lorsqu'il voit que son frère est déjà auprès de moi, et qu'il m'aide à me relever.

Avec l'aide de Gus, je cours vers ma poupée, brisée en mille morceaux. Ses yeux bleus regardent vers le ciel, son crâne est cassé, et les trois quarts de son cuir chevelu reposent sur l'herbe de la roseraie. Sa robe est tâchée et il lui manque un pied. J'éclate en sanglots ; il ne reste presque plus rien de la poupée de papa.

Mes pleurs doivent porter loin, car, peu de temps après, Auriane de Naury arrive en courant. Elle analyse directement la poupée cassée, mes larmes, Gus près de moi, et Alec debout, les mains dans les poches, le regard moqueur. Elle prend son fils par le bras, il grimace.

– Alexander, que vais-je bien pouvoir faire de toi ?

Elle lui jette un regard coulant, et bon gré mal gré, il me dit en ronchonnant :

– Bon, d'accord, je t'en rachèterai une autre, de stupide poupée, comme tu les aimes.

Devant le regard insistant et déçu de sa mère, il me regarde dans les yeux en me jetant un amer :

– Je suis désolé.

Il se dégage de l'emprise de sa mère, ramasse ma poupée en morceaux, et sort de la roseraie. Gus, pour faire oublier la

précédente farce de son frère, me prend dans ses bras. Je me garde de lui faire remarquer que ce n'est pas de sa pitié dont j'ai besoin, mais de l'attention de son frère.

Auriane, nous voyant ainsi enlacés, nous jette un regard doux et plein de sous-entendus. Je n'ai que dix ans alors, mais son regard me fait froid dans le dos. Il renferme une promesse de vie que je ne suis pas sûre d'apprécier.

12 ans.

- Allez Héloïse, je parie tout ce que tu veux que tu n'en n'es pas capable.
- Mais Alec, je porte une robe, et le lac est sale ! Je ne plongerai pas dedans, quoi que tu puisses en dire.
- Froussarde.

Alec jette un regard narquois à son frère et à ses amis ; il se moque de moi. A quatorze ans, il s'amuse encore à martyriser une jeune fille de douze. Pathétique.

- Allez Alec, laisse la tranquille.
- Enfin Gus, arrête un peu de la défendre !
- Elle ne t'a jamais rien fait, et depuis qu'on est petits, tu n'arrêtes pas de la chercher.

Tout le monde me regarde, je me sens rougir.

Auriane de Naury, son mari, papa et maman avaient proposé un pique-nique au bord du lac. Alec et les garçons, comme toujours s'amusaient à mes dépens, et Gus, comme toujours, essayait de rattraper le coup.

Un garçon, Max je crois, pose une question pour dissiper la mauvaise humeur qui avait prit place entre Alec, Gus et moi.

- Vous voulez faire quoi, vous, plus tard ?

La réponse de Gus ne se fait pas attendre, il a toujours été plein d'ambition :

- J'aimerais reprendre les affaires de notaire de papa à la ville ; j'apprendrai le métier avec lui, et resterai en contact avec les

gens que je connais. Et toi, Michel ?

- Je serai prêtre ! Travailler au service de Dieu, voilà ce qui m'a toujours tenté.

Un ricanement sonore retentit du côté d'Alec. Il est si peu engagé dans la religion que c'en devient sacrilège. Quel dommage pour Auriane de n'avoir qu'un fils pieux - Gus, s'entend.

- Et toi Alec, puisque tu fais le malin ?

Un grand silence se dessine dans le groupe ; le monde semble s'être arrêté. Tous les adolescents attendent la réponse d'Alec. Je ne remarque que maintenant que mon ami est un chef et qu'il l'a toujours été ; il est né pour commander. Ses amis l'auraient suivi jusqu'au bout du monde s'il l'avait fallu. Alec séduit les gens par son charisme naturel ; jeunes filles, femmes, mères, hommes... Il transporte avec lui une aura que seules peuvent avoir les créatures mythologiques, quelque chose de totalement irréel et pourtant perceptible, qui nous tient sous son joug, quelque chose auquel on ne peut se soustraire. Partout où il va il attire les regards de ces dames, la jalousie et la concupiscence de ces messieurs, les œillades impudiques de ces demoiselles. Demoiselles dont je fais partie, quoi que je puisse y faire.

Il se racle la gorge en se redressant, et ses yeux bleus se perdent par delà la roseraie , par delà le lac devant nous, et par delà les champs. Ses yeux se fixent vers l'infini, vers les montagnes, vers des contrées encore inconnues.

- Je voyagerai. Dès que j'aurai l'âge, je partirai, loin, pour longtemps, peut-être même pour la vie. Je marcherai jusqu'à être fatigué. Je verrai la beauté du monde jusqu'à en avoir mal aux yeux. Je sentirai le vent sur ma peau et dans mes cheveux, j'admirerai les levers de soleil sur la mer et l'immensité de l'océan. L'oiseau qui siffle un air quand le lapin pointe le bout de son nez hors du terrier. L'aigle royal qui se pose en haut d'une montagne quand la souris vagabonde entre les buissons. Je sentirai dans mes muscles la fatigue momentanée d'une longue marche, la faim qui suit de

près la soif, les rencontres insolites, et celles préméditées. Je serai libre, plus que vous ici, et surtout plus que toi, Héloïse, enfermée dans une maison, contrainte d'attendre le soir un mari qui ne t'aimera point.

Son regard se plante dans le mien, insistant, semblant prédire que ma vie ne sera pas toujours rose. Je frissonne. Tout le monde est sous le charme. Tout le monde partirait, là, à l'instant même, s'il le demandait, s'il n'y avait eu les responsabilités. Tout le monde, sauf moi. Car dans les paroles d'Alec, je ne voyais pas une promesse de liberté, un espoir de bonheur, une esquisse de vie heureuse, moi je voyais un abandon précoce, prémédité et réfléchi, qui me détruirait. Je me voyais, seule avec Gus, et je crois que c'est à partir de ce moment là, à partir des yeux bleus d'Alec plantés dans les miens, que je commence à grandir, que je prends conscience de la réalité de la vie, loin de ma roseraie qui m'avait abritée les douze dernières années.

13 ans.

– Héloïse, descends, tout le monde t'attend !

En regardant la poupée qu'Alec avait rafistolée il y a trois ans de cela, j'expire fortement pour faire partir la peur de mon ventre. Je me tourne vers le miroir en bronze de ma chambre. Je vois, là, une fille de treize ans, jeune et vulnérable. Mes cheveux sont remontés en un chignon stylisé pour la réception, et je ne porte qu'une simple robe de soir bleu pastel, faite de soie. Pour la première fois, je me trouve jolie.

Je descends les escaliers, et tout le monde se tourne d'un coup. Une bouffée de peur m'envahit, une centaine de paires d'yeux sont braqués sur moi. Je marche au milieu en essayant de faire abstraction de ces regards insistants, et en arrivant devant le buffet, je remarque simultanément la carrure maigre de Gus et les cheveux corbeaux d'Alec. Ils se retournent ensemble et posent sur moi des yeux ronds et inquisiteurs ; je me sens rougir. Alors que Gus s'approche de moi en me prenant la main, je remarque un

Alec encore inconnu : un chasseur. Je suis une proie, sa proie, et je n'ai aucun moyen de lui échapper.

– Tu es très en beauté, ce soir.

– Merci Gus.

– Cher frère, puis-je ?

– Je t'en prie Alec.

Gus recule à contrecœur. Alec prend ma main et me tire vers la piste de danse. Je suis très mal à l'aise.

Le monde s'arrête, encore. Ses yeux bleus dans les miens. Son irrésistible odeur. Sa main chaude qui tient la mienne. Son corps pressé contre le mien, son autre main dans mon dos qui me serre contre sa poitrine. Nos bouches, séparées seulement de quelques minuscules centimètres.

Ce garçon qui me rend folle à chaque fois que je le vois, que je dois me retenir de frapper et d'insulter tous les jours, dès qu'il m'adresse la parole, bien que ce soit très grossier pour une jeune fille de mon âge et de ma condition.

Il s'approche de moi lentement. Mon souffle devient erratique, mais il passe près de ma bouche pour s'arrêter près de mon oreille et me souffler :

– Héloïse ? T'es pas belle.

Aïe. J'ai mal. J'ai très mal au cœur. Ma fierté aussi en a pris un bon coup. Alors, pour ne pas perdre la face, je m'évertue à rester maîtresse de moi. Avec la pointe de mon soulier, j'écrase très fort le pied d'Alec. Je lui souris hypocritement, et je suis victorieuse lorsque je remarque qu'il est tout rouge et qu'il se mord la lèvre pour ne pas me frapper.

– Alec ? Toi non plus.

J'empoigne ma robe pour ne pas marcher dessus, descends les escaliers, et cours pour m'effondrer une cinquantaine de mètres plus loin, en larmes, dans ma roseraie. Il fait nuit noire. On n'entend rien, sinon mes reniflements.

Dans le manoir, les gens continuent à danser, à rire et à manger, et si je m'étais retournée, j'aurais vu des cheveux noir corbeau et des

yeux bleus plantés sur moi, inquiets, coupables.

14 ans.

- Héloïse, prends des tomates, des courgettes et des pommes de terre s'il te plaît, ma petite. C'est gentil de m'accompagner faire le marché, je ne peux plus faire grand chose seule, maintenant.
- C'est normal Nana.
- Gustave doit être en train de travailler au cabinet avec son père, à l'heure qu'il est. Il est gentil, tu ne trouves pas, ma perle ?
- Oui Nana, Gus est gentil. Je m'écarte un peu, je vais acheter des légumes.

Gus, toujours Gus. Jamais Alec. Je comprends mieux maintenant son besoin d'évasion, de liberté. Je coupe court à la conversation dès qu'on prononce le prénom de Gus. Je sais qu'on essaie à tout prix de me marier avec lui - par « on », je sous-entends Auriane de Naury pour ne pas la nommer - mais je ne suis pas amoureuse. Ce serait un mariage de convenance. Peut être même que ça arrivera un jour, je n'aurai de toute façon pas le choix.

Je détaille attentivement les viandes ; rien ne semble alléchant. Je ne pense pas non plus à acheter des œufs, ils s'écraseraient dans la calèche. Les pommes ne sont, quant à elles, pas aussi belles que celles du potager de Nana. Derrière moi, soudain, une voix que je ne connais que trop :

- Tu es très belle.
- Est-ce que tu m'aimes ?

Un rire embarrassé suit cette déclaration. Je me retourne et remarque sans surprise Alec, nonchalamment adossé contre le mur de l'Église du Sacré-cœur. Il parle avec une jeune fille qui ne me ressemble guère, blonde et maigre comme un clou. Je connais assez Alec pour savoir qu'il ne répondra pas à sa question ; j'en suis soulagée. Peur de l'engagement ? Ou sentiments non

récioproques ? Je m'approche doucement.

– Alec, tu nous présentes ?

Il semble surpris et se rapproche d'un coup de la jeune fille qui minaude. Elle me jette un regard glacial.

– Héloïse, voici Emma. Mon amie.

Il passa un bras possessif autour de la taille de la blonde.

– Alec, c'est une histoire de mariage ? Tu devrais en parler à Auriane !

– Qui est Auriane, mon chéri ?

La naïveté de la blonde manque de me faire sourire. Alec ignore sa question et me répond en me regardant sérieusement dans les yeux :

– Ça n'est pas une histoire de mariage, et ça ne sera jamais une histoire de mariage, Héloïse. Tu le sais très bien.

J'aurais dû être soulagée, contente qu'il ne se marierait pas à cette Emma, mais je me sens réprimandée comme une jeune fille qui vient de faire une bêtise. La blonde est vexée, peut être. Je n'en sais rien. Je le serais, à sa place. Soudain, Alec la prend par le menton et l'embrasse. Quel culot ! Le dégoût doit être visible sur mon visage, car il sourit cruellement et me dit :

– Allez, petite Héloïse, retourne travailler avec Nana, nous on va faire des choses de grands.

L'allusion à peine masquée finit de me choquer ; je perds mon sang-froid.

– Alors, mon « cher » Alec, j'ai fini de laver tes culottes et la robe de la poupée. Tu préfères le lait à midi, ou une compote de rhubarbe? Ah, et quelle histoire veux-tu que je te lise pour t'endormir à la sieste? A moins que tu ne veuilles que je chante une berceuse, tu choisiras.

Le visage empourpré d'Alec et les yeux scandalisés de la blonde finissent de me rendre ma bonne humeur, et je retourne allègrement chercher des tomates, pensant seulement au moment où je pourrai m'allonger dans ma roseraie pour être au calme, et me rappeler le Alec d'auparavant.

15 ans.

– Loïse ! Loïse !

– Héloïse, mon chou, Hé-lo-ïse.

La petite Maggie explose d'un rire musical en courant vers la roseraie. Je l'attrape dans mes bras en souriant. Maggie a deux ans, et c'est la petite cousine d'Alec et de Gus. Ces derniers sont attablés sur la terrasse avec les adultes, pendant qu'Auriane de Naury apporte le gâteau d'anniversaire de Gustave. Ce sont ses seize ans, et ils ont invité toute la famille.

Maggie me tend les mains et je la prends dans mes bras. Sa petite figure ronde, ses yeux verts et ses cheveux bouclés, son petit corps serré contre le mien... Elle ressemble décidément plus à Gus qu'au frère de ce dernier. Le soleil tape sur notre peau alors que je tombe en arrière, Maggie dans les bras, et que le rire de Gustave résonne dans la clairière. Je tourne la tête vers eux. Gustave m'adresse un grand sourire, auquel je ne m'empêche pas de répondre. Gustave. Mon meilleur ami. Qui passera bientôt son diplôme pour reprendre les affaires de son père au cabinet. Gustave, à qui on essaie de me marier depuis que je suis petite.

Mon sourire perd un peu de sa valeur, mais je me détourne vite en berçant Maggie dans mes bras.

Quelques instants plus tard, à nouveau, je regarde vers les garçons pour apercevoir Alec, immobile et silencieux, le regard perdu vers la roseraie.

Alec est vraiment un garçon magnifique. Ses cheveux noirs, ses yeux bleus, sa carrure de sportif et ses mains fines, délicates, ses mains d'artiste... Mais Alec est aussi le mauvais garçon, celui qui prend plaisir à embêter les petites filles, à leur casser les poupées, leur tirer les cheveux et leur faire des grimaces, les dénoncer sans état d'âme en les laissant se faire gronder à sa place, à faire des remarques déplacées, blessantes et préméditées. Alec n'est pas quelqu'un de facile à aimer, mais au fond, Alec est un homme bien.

Enfin, après d'interminables minutes, il finit par me remarquer. Et je crois que ce fut la première fois qu'il m'adressa ce sourire que je n'aurai de cesse de revoir un jour, ce sourire calme, rassurant, aimable et plein de complicité. Et pour une fois, je ne peux m'empêcher de lui sourire à mon tour.

16 ans.

- J'ai soif.

La gorge rauque de n'avoir pas parlé depuis plusieurs heures, je pose les pieds sur le parquet. La maison est silencieuse et endormie, la lune fait briller les carreaux de la fenêtre. Je frissonne en attrapant un châle qui est posé sur le dossier de la coiffeuse, et j'ouvre la porte doucement pour ne pas réveiller la maisonnée. Les marches grincent sous mon poids et je fais bien attention d'éviter la quinzième qui est cassée.

En passant devant la chambre d'Alec, je remarque de la lumière sous le seuil de sa porte, mais ne m'attarde pas plus avant et vais chercher un peu d'eau à la cuisine. Quelques minutes plus tard, en repassant devant la chambre du plus vieux des deux frères, avec une tasse dans la main, je m'apprête à toquer à la porte lorsque j'entends soudainement des voix.

- Tu ne penses pas à faire ça Alec ?!

Gustave semble terrifié.

- J'avais dit que je le ferais, Gustave. Je suis obligé de le faire. Je ne suis pas heureux !

- Tu ne peux pas me laisser Alec, tu ne peux pas nous laisser, Héloïse et moi. Elle se sentirait trahie, abandonnée ! Pense à moi, à maman... Pense à elle...

- Gustave... Ma décision est prise.

- Alec, ne nous laisse pas !

- Mais enfin, tu ne comprends pas que c'est parce que je l'aime plus que je ne devrais que je m'en vais ? En restant ici, je lui ferai plus de mal que de bien. Elle finira par se marier avec toi et elle sera heureuse. Tu as si bien fait remarquer il y

a quelques années de cela que je la cherche tout le temps, je ne la laisse jamais tranquille, je lui fais du mal !

Je n'ai aucun mal à imaginer Alec, les bras écarté en signe d'abandon, les yeux écarquillés, fous, intensément bleus. Je mets ma main devant la bouche en étouffant un sanglot. Alec cherche donc à m'abandonner ?! Mes yeux se remplissent instantanément de larmes et je lâche la tasse qui va s'écraser au sol.

- Tu as entendu ça Gus ?!

Je ne reste pas plus longtemps et monte les marches deux à deux en courant. Je me jette sur mon lit en pleurant toutes les larmes de mon corps, essayant d'oublier le sentiment de trahison qui imprègne tout mon être, comme une gangrène, comme une maladie incurable, qui s'acharne sur moi comme si cet abandon n'était pas assez de douleur.

Lendemain tôt dans la nuit.

Je ne me souviens pas m'être endormie, mais j'ouvre les yeux doucement, et soudain, d'un coup, je me relève, en pensant à l'horrible épisode de cette nuit. Quelle heure est-il ? Alec est-il déjà parti ? Je me dépêche de regarder par la fenêtre. Le soleil n'est pas encore levé, et la nuit me semble fraîche. A un certain moment, grâce à la clarté de la lune, je peux apercevoir une silhouette dans la roseraie, qui s'éloigne de moi, qui m'abandonne, qui m'oublie. Des cheveux corbeau qui se fondent avec le ciel noir, une carrure sportive, un baluchon sur le dos... Alec. Il ne m'en faut pas plus pour sauter du lit, sans passer quelque chose de plus habillé que mon simple peignoir, et je dévale les escalier pour débouler sur le pallier en apercevant le regard désolé de Gustave. Gustave, lâche, qui n'est visiblement pas un bon frère, puisqu'un frère n'abandonne jamais.

Je cours comme une furie dans la roseraie ; mon avenir est en jeu. Je ne laisserai personne m'enlever Alec, même si ça signifie le garder ici. Je préfère le savoir malheureux à côté de moi qu'heureux et loin, si loin, égoïste comme je suis.

Il est seulement à quelques mètres de moi mais le fossé qui s'est creusé cette nuit entre nous me semble d'une profondeur sans nom et sans fond. Je ne regarde pas où je mets les pieds, me concentre simplement pour rattraper le plus vieux des deux frères le plus vite possible. La nuit noire ne m'aidant pas, je m'étale de tout mon long dans la roseraie comme plusieurs années plus tôt, quand il m'avait piquée Rosie, ma poupée. Au son de mon corps tombant sur le sol, Alec se tourne d'un bond vers moi, ses yeux inquiets et stupéfaits de me trouver ici, plantés dans les miens, suppliants et désorientés.

- Héloïse, es-tu complètement folle ?! Tu devrais dormir !

- Alec je t'en supplie, pour l'amour de Dieu, ne pars pas !

Ma voix se casse sur le dernier mot et les larmes me piquent les yeux, encore. Je n'aurais pu paraître plus pathétique et désagréable à regarder, pauvre petite chose abandonnée sur le sol que je suis.

- Héloïse, chérie, ne pleure pas, je t'en supplie. J'ignore ce que tu as entendu, mais je m'en vais, et pour de bon. Ma décision est prise depuis bon nombre d'années, et tu le sais mieux que personne. Je la voyais dans tes yeux, chaque jour, cette douleur, cette crainte que tu avais, le soir, en me souhaitant bonne nuit, de ne plus me revoir, le petit matin venu. D'apprendre que j'étais parti, que je t'avais abandonnée, que j'avais été lâche. Cette trahison que tu aurais ressentie. Tu te souviens de ce jour, au lac ? Je réfléchissais déjà à mon départ, à une bonne façon de te quitter, de partir pour de bon, de tout lâcher, une bonne fois pour toutes. C'était il y a quatre ans. Je suis désolé, amour, mais j'espère qu'un jour tu seras capable de me pardonner, Héloïse. Je ne suis pas heureux ici.

- Pourquoi ? Pourquoi n'es-tu pas heureux ici, avec ton frère, avec tes parents, avec moi ?

- C'est justement mon frère qui en est la cause. Je ne supporte plus de le voir te regarder avec ces yeux-là. Je ne peux décemment pas te demander de m'attendre. Gus a toujours été le bon garçon, Héloïse, pas moi. Tu rendras ma mère heureuse en te mariant avec lui, et Gus aussi, par la même occasion. Adieu, Héloïse.

Il se penche, et dépose ses lèvres avec douceur sur mon front, dans un geste protecteur, puis sur mon nez, sur ma joue. Il se détourne, mais j'abandonne toute forme de dignité, de fierté, je n'en ai que faire. Je ne me soucie que de garder le plus vieux des deux frères à la maison, peu m'importe de quelle manière. Je m'accroche à ses jambes, suppliante, sanglotante, dépitée, abattue.

- Alec ! Je t'en supplie, par pitié...

- Bon sang, vas-tu finir par me lâcher, nom de Dieu ?! Tu n'es qu'une enfant, tu ne comprends pas. Va-t-en. Laisse moi partir, oublie-moi ou tu vas te prendre une bonne correction. Si la façon douce ne marche pas, il reste la manière forte. Va dormir Héloïse. Pars.

Il se détourne, remet son baluchon sur son épaule dans un geste définitif, et s'engage vers la sortie de la roseraie. Il ne pourra pas me faire plus mal que maintenant, même s'il me torture. Plus jamais, c'est terminé. Il me laisse là, pantelante, alors que j'essaie encore de comprendre les raisons de ses actes, ce qui a pu le faire changer d'humeur aussi soudainement. Alec n'a pas de troubles du comportement.

Je commence seulement maintenant à le haïr.

Les larmes coulent, longtemps, intarissables, des larmes de tristesse et de colère, et alors que le soleil se lève à l'est de la roseraie, comme tous les jours depuis des milliards d'années, mon monde à moi s'est arrêté de tourner dès qu'il avait fui, et qu'il était sorti de la roseraie.

17 ans.

Un an. Ça fait un an jour pour jour qu'Alec est parti. Et depuis un an, tous les jours, mon cœur saigne. Et depuis un an, tous les soirs, je pleure dans mon lit. Depuis quand n'ai-je pas versé des larmes de bonheur ? Depuis quand n'ai-je pas ri sincèrement ? Il me semble que ce temps est si loin de la réalité qu'il n'a jamais existé. Depuis un an, tous les jours, je maudis Alec de m'avoir abandonnée dans la roseraie sans un soupçon de regret, et surtout,

depuis un an, jour pour jour, je n'y suis pas retournée.

Gustave tient toujours le cabinet de son père, à la ville, et il vit sa vie. Au début, il semblait retourné par le départ de son frère, on apercevait dans ses yeux une souffrance mal contenue, une douleur à nulle autre pareille, mais maintenant, il s'est muré dans un silence tel que rien ne l'en fait sortir, ni les supplications de Nana, ni les regards douteux d'Auriane de Naury, ni mes gestes d'une timide tendresse. Il ne me sourit plus, ne me regarde plus avec adoration comme il le faisait auparavant ; j'ai aussi perdu mon meilleur ami.

Je n'ai que 17 ans, mais je ne suis plus une enfant. J'ai connu la trahison, l'abandon, la solitude et la souffrance, mais par dessus tout, j'ai connu l'amour. Et je sais pertinemment que jamais plus je ne serai capable d'aimer quelqu'un comme j'ai aimé Alec. J'aurais pu essayer de l'oublier, tourner la page, mais ça reviendrait à effacer seize années de ma vie, ce qui n'est pas possible, d'autant qu'il m'est difficile de vivre dans cette maison avec tous les souvenirs qu'elle renferme. Et quand je passe dans le couloir, devant la chambre du plus vieux des deux frères, je me fais toute petite, je m'efface, je contiens la fureur qui m'habite, j'oublie le voile rouge qui tombe sur mes yeux. Je marche le plus vite possible, et je monte dans ma chambre en serrant Rosie, la poupée, contre moi.

18 ans.

- Héloïse, accepterais-tu de m'épouser ?

- ...

- Il ne reviendra pas, fais-toi à cette idée.

- Je sais.

- J'ai une conscience accrue de tes pleurs, je t'entends tous les soirs, depuis deux ans. Je sais que tu souffres, plus que c'est nécessaire, je sais que tu l'aimes, mais je sais aussi que tu finiras par l'oublier. Épouse-moi Héloïse ! Il te suffit d'un mot pour que j'apaise tes souffrances. Il ne t'aime pas de la

manière dont tu l'aimes. Moi oui. Laisse moi t'aimer.

- D'accord, d'accord. J'accepte. Fais-moi oublier ses yeux bleus.

20 ans.

« Ça fait quatre ans que je suis parti, quatre longues années que je pense à toi. Je suppose que tu ne me pardonneras pas, mais je m'excuse, sincèrement. J'espère que tu vas bien, que Gustave va bien aussi, ainsi que Papa et Maman.

Je voyage, je n'arrête pas, je change de pays toutes les semaines. J'ai rencontré des gens qui sont heureux, des gens qui sont libres, comme tu devrais l'être. Et ne me réplique pas que tu l'es, je sais que ce n'est pas le cas. J'ai rencontré des femmes aussi, mais aucune ne t'égale jamais.

Certains disent que le mauvais temps, c'est la monotonie du quotidien, la tristesse, la nostalgie et la mauvaise humeur. Le mauvais temps à la ville, c'est se lever le matin, avoir froid, être de mauvaise humeur. Mais le mauvais temps à la mer, c'est pas ça, Héloïse. Le mauvais temps à la mer, c'est plus que ça. Le mauvais temps à la mer, c'est faire la course avec les vagues. C'est le capitaine sur son bateau à voile, qui domine les éléments déchaînés, qui domine la fureur divine, qui est invincible. C'est la jolie blonde qui sort de l'eau complètement nue alors qu'il ne fait qu'une quinzaine de degrés. Ce sont aussi les gens qui rabattent leurs manteaux pour se protéger du vent qui emmêle les cheveux et qui cingle les figures, ce sont les bords de mer vides, désertés. C'est la mer indomptable qui évoque l'impossible et l'irréalisable, le sel qui se dépose sur la peau, les yeux qui pleurent, la tranquillité d'esprit d'un artiste qui admire la jetée, les poissons qui se battent et qui font la course sous l'eau, les bateaux qui voguent sur la mer, loin, vite, et qui sont libres, par-dessus tout. Alors c'est sûr qu'il n'y a pas le soleil des beaux jours, mais dans un monde trop ensoleillé, tout semble trop facile. Ici c'est la vraie vie, et il faut savoir l'apprécier.

Je navigue sur la mer et les océans, j'escalade des montagnes et des falaises, vole avec l'aigle et galope avec les chevaux. J'apprends à jouer, à m'amuser à chanter, à parler d'autres langages, à être libre et heureux, à apprécier une vie dont je ne connaissais pas l'existence et dont j'aurais pu être privé. Je vis, Héloïse, enfin ! Moi qui suis tout sauf patient, je prends du temps pour apprendre, pour m'intéresser, pour être curieux. J'aimerais tout savoir et tout connaître sur tout, avoir réponse aux questions les plus vieilles de la Terre. Tout cela t'aurait plu, j'en suis persuadé.

J'ai conscience que tu ne pourras peut être pas saisir tout ce que j'ai à te raconter, mais je tiens à ce que tu sois tout de même au courant que, si je suis parti, ce n'est pas de ta faute, ni même de celle de quelqu'un en particulier. J'avais besoin de ressentir la liberté, au moins une fois dans ma vie, le bonheur de la solitude, tout ce genre de choses. Je ne sais quand je reviendrai, ni même si je reviendrai un jour, mais tu me manques, Héloïse, plus que n'importe qui d'autre, plus que le pain à la confiture de fraises le matin, plus que les sourires gentils de Nana, plus que les boutades de Gustave, ou même plus que notre roseraie. Ton odeur me manque, ton sourire, tes yeux. Ton petit nez retroussé, plein de taches de rousseur, tes cheveux cuivrés, ta façon de prononcer mon nom comme s'il t'appartenait entièrement, ton intelligence, ta sensibilité. Je ne dirai jamais les mots que tu attends que je dise, Héloïse, tout simplement parce que je n'en suis pas capable.

Je suppose que tu es promise à mon frère, peut-être même que tu l'aimes, alors adieu, chérie. Sois simplement heureuse, pour moi.»

Je jette rageusement le papier sur la table en essuyant les larmes qui inondent mon visage et ma poitrine. Comment peut-il m'envoyer une lettre après tant d'années, après tant de souffrances ? Après tant de tristesse, de solitude, de douleur ? Ne me parle pas, ne fait pas revenir tous ces souvenirs, tous ces sentiments Alexander, je te hais.

Aimer quelqu'un depuis sa plus tendre enfance, vivre avec lui

toute sa vie au point d'en faire sa priorité et ne pas pouvoir se passer de la personne en question, pour qu'une fois la majorité arrivée, il s'en aille sans demander l'avis de quiconque ? Qu'il abandonne son frère, ses parents, qu'il m'abandonne sans état d'âme ? C'est bien beau d'aimer quelqu'un comme j'ai aimé Alec, mais après quatre ans de silence, je ne suis plus capable de rien, sauf de haine.

Des excuses ne suffiront pas.

Je ne pleurerai plus jamais. Plus jamais une larme ne coulera sur mon visage. Plus jamais mon cœur se serrera, plus jamais. Ce sera plus facile de le haïr. « Le bonheur n'existe pas. L'amour est impossible. Rien n'est grave. Souris aujourd'hui, pleure demain, et lis ça tous les jours. »

Je sèche rageusement les larmes encore présentes sur mon visage, et fourre sa lettre dans mon corset, où je suis sûre qu'elle est à l'abri. Gustave va bientôt rentrer du cabinet. J'essaie juste d'être une épouse parfaite en oubliant ma douleur dans les lessives et le ménage, en le laissant m'aimer comme il avait toujours espéré le faire. Et je ne compte pas pardonner à Alexander sa trahison.

24 ans.

Elle est là, elle sourit en raccommodant une chemise de flanelle blanche qui doit appartenir à Gus. Ses joues sont rouges, ses cheveux bouclent, et pourtant ses yeux sont tristes, vides. Elle semble délaissée, elle n'est pas heureuse. La voir dans cet état me cause plus de souffrance que je n'ai eu mal le soir de notre séparation, je ne l'ai pas laissée à mon frère pour qu'il se serve d'elle comme d'un vulgaire objet.

Je reviens après six ans d'absence, six longues années à m'en vouloir. Je devrais peut-être lui dire que je ne me pardonnerai jamais ce que je lui ai fait ce soir-là, je devrais peut-être abandonner toute dignité pour me prosterner à ses pieds, pour qu'elle oublie. Mais je n'arriverai pas à mettre ma fierté de côté. Je me connais. Je me déteste. Ça me tue intérieurement.

J'hésite encore longuement. Vais-je avoir le courage d'aller la voir, après tant d'années ? Je sais qu'elle me hait, même si je préférerais que ce ne soit pas le cas. Comment aurais-je réagi si c'était elle qui était partie, ce soir-là ? Pas bien. Je serai parti à mon tour, et j'aurais tout fait pour oublier mes sentiments dans le coin de mon cœur, pour ne plus qu'ils me tourmentent. Et j'aurais été incapable d'aimer à nouveau. Je repense à ce qu'un vieil homme m'avait dit, un jour, dans une clairière où nous étions partis, seuls.

« - Alec, you are afraid to tell Héloïse how you feel because it will destroy her, so you burry it deep inside yourself, where it destroys you.

- I can't be selfish with her. »

Je m'étais senti bête, convaincu que je devais aller lui montrer ce que je ressens, et je suis rentré. Mais maintenant, je me défile. Je ne pense pas arriver à le lui dire, même si elle en a besoin, même si elle souffre de mon silence prolongé.

J'hésite, encore et toujours, pour l'instant à l'abri dans la roseraie. Je serre le paquet que j'ai dans les mains, qui me brûle les doigts. Mon cœur s'accélère soudain : Héloïse passe la porte avec un baquet de linge propre : c'est ma chance ! Je cours vers la maison, monte deux à deux les escaliers et dépose précipitamment le paquet sur la table. Je recule ensuite dans l'ombre, en attendant sa réaction. Elle rentre enfin, laissant dans son sillage son odeur, qui me ramène des années en arrière, quand je la regardais dormir dans les bras de Gus, sur la terrasse. Heureuse époque.

Le regard d'Héloïse est instantanément attiré par le paquet. Elle s'approche, passe ses doigts fins dessus, lentement, caresse le papier. Peut-être a-t-elle déjà compris.

Elle décachette facilement la cire du dessus, et sort du papier une poupée de porcelaine que j'avais ramenée d'un pays magnifique. Mon cœur se serre quand elle presse fortement la poupée contre son cœur, à l'endroit où j'aurais dû être des années plus tôt, et elle étouffe un sanglot. Ses épaules tremblent, aucun bruit ne sort de sa bouche. Ce silence me met mal à l'aise, mais je décide tout de même de sortir de ma cachette.

- Je t'avais promis que je t'en rachèterai une.

Elle se retourne en un sursaut, en serrant plus fort la poupée contre elle. Quand son regard effrayé tombe dans le mien, mon cœur en prend un coup, manque de lâcher. Enfin, après plusieurs années, je peux la toucher. Sur son visage passent plusieurs émotions tour à tour ; d'abord la peur, la compréhension, le soulagement, ainsi que la douleur. Puis vient enfin une haine indicible, ancrée au plus profond d'elle, jusqu'à son âme, à laquelle je me heurte de plein fouet. Je ne m'attendais pas à une colère si noire, si profonde, si viscérale qu'elle me fait oublier où je me trouve. Héloïse semble sur le point de s'effondrer, de tout laisser tomber et de s'enfuir, comme elle le faisait quand nous étions enfants.

- Comment ? Que faites vous ici après tant d'années ?

Plus que son ton sec, c'est le vouvoiement qui me choque. Héloïse m'avait ôté de son cœur de la même façon qu'on ôte une poussière sur le buffet. Et ça fait mal. Très mal. Trop mal.

- Vous ?! Sérieusement Héloïse ? Mon frère t'a-t-il retourné la tête ?

Mon incompréhension est telle que je manque de remarquer son beau visage qui s'assombrit.

- Allez vous-en de chez moi, Alexander. Vous avez trop détruit durant votre adolescence, évitez de faire plus de mal que vous n'en n'avez fait auparavant.

Elle se penche pour attraper le papier qui enveloppait la poupée et sort dehors. Je lui cours après.

- Mon retour ne te fait donc rien ?

- Allez vous en, Gustave va bientôt rentrer.

- Ah, Gustave, j'allais oublier, craché-je amèrement. Comment es-tu devenue si insensible en seulement six années ?

- Seulement six années ? Seulement ?!

La flamme présente dans ses yeux me fait espérer un revirement de situation. Cette flamme me prouve que la Héloïse que je connais n'est pas réellement partie, qu'elle est encore là. Cette flamme représente mon espoir. Elle reprend avec aplomb :

- Ce n'était pas toi qui était là ces six années. Tu étais en train de t'amuser. Tu n'étais même pas présent pour l'enterrement de ta mère, Alexander. Ni pour mon mariage.

Aïe. Les grands mots. « Mariage » « Enterrement ». Tout est flou, tout tourne autour de ma tête. Elle a raison. J'ai fui, j'ai lâchement fui. Mais jamais je ne l'admettrai devant elle.

- Tu crois que c'était facile pour moi aussi ? Être loin de tout ce qu'on a toujours connu, loin de sa famille, du confort rassurant d'une maison ?

- Tu as choisi ! s'écrie-t-elle.

Elle a raison, comme toujours. J'avais choisi moi-même mon destin, ne supportant pas de rester inactif quelques années encore. Elle ne me laisse pas le temps d'essayer de me justifier et reprend de plus belle :

- Tu nous a abandonnés, tous, sans nous laisser un mot. Sans nouvelles. Une seule simple lettre, vite oubliée. Au revoir, Héloïse avec qui j'ai passé ma vie, au revoir Gustave, mon cher frère, au revoir Père, Mère. Ah, c'est facile, hein, d'être la victime, Alexander ?! Mais tu n'étais pas là pour sécher mes larmes, tous les soirs. C'était ton frère. Et tu n'étais pas là pour ton père, quand ta mère est morte d'une maladie. C'était ton frère, encore et toujours. Tu aurais bien pu être disparu en bateau que nous ne l'aurions jamais su ! Alors ne reviens pas nous faire tes excuses, ça ne changera rien au mal que tu nous as fait. A cause de toi, j'ai grandi trop vite. Je ne te blâme pas, je serais bien partie, moi aussi, mais c'était l'un de nous trois. Et tu ne nous a pas laissé le choix, à Gustave et à moi, nous n'avons pas eu à nous sacrifier de bon gré que tu nous avais déjà quittés. Mais si tu pars, pars pour de bon. Ne reviens pas six ans plus tard comme une fleur, parce que c'est égoïste.

Comme je l'admire... Je ne l'admirerai jamais assez. Ses manches retroussées sur ses bras, sa gorge découverte, blanche comme la colombe. Ses yeux écarquillés, fous, sensibles, francs. Ses cheveux décoiffés et son souffle erratique me la font paraître encore plus attirante, mais ses lèvres rouges et enflées me révèlent,

naïf comme je suis, qu'elle a déjà reçu des baisers ardents de mon frère. Peut-être qu'elle s'est déjà donnée à lui, qu'il l'a aimée comme je l'aurais aimée, moi. Je ne sais pas à quoi je m'attendais, peut être une Héloïse de 16 ans encore pure et chaste, comme lorsque je l'ai laissée, ce soir-là, dans la roseraie - à l'intérieur de laquelle nous sommes maintenant. Cette révélation me fait comme un coup de dague en plein cœur. Une rage sourde me menace et j'attrape Héloïse par les épaules. Et je serre. Fort. Je ne me contrôle plus. Elle me fait tourner la tête.

- Tu n'as pas idée de quelle manière j'ai souffert. Quelle torture c'était de te savoir entre ses mains. Quelle douleur je ressens encore quand je pose mes yeux sur toi, dans cette maison que tu n'as jamais quittée. Alors, moi aussi, j'ai souffert, Héloïse. Longtemps, je m'en suis voulu, de ce départ, mais tu sais ce qui me faisait tenir ? Ton visage. Quand tu souris. Quand tu es heureuse. Quand tu es libre. Pas comme maintenant, visiblement.

- Tu ne connais rien de ma vie, Alexander, ne te permets pas de juger ce que ton frère et moi avons construit.

- Une vie de non-dits, sans amour et sans passion ? Je ne te juge pas, Héloïse, mais à chaque fois que j'allais manquer à ma parole, je repensais à ce sentiment que j'avais quand je te voyais avec Gustave. Ce sentiment qui me retenait au loin, de peur de souffrir à nouveau, encore plus que d'actualité.

Soudain, elle comprend ce que j'essaie de lui dire.

- Tu es jaloux, souffle-t-elle les yeux écarquillés sous le choc de cette révélation, pourtant évidente.

- Ça me tuait, ça me tue toujours. Je peux m'excuser de t'avoir abandonnée sans gentillesse dans la roseraie, je peux m'excuser de la douleur que je t'ai fait subir, je peux m'excuser de ne pas être quelqu'un de bien, m'excuser de ne pas savoir me mettre à jour comme tu l'aimerais, mais je ne peux pas m'excuser d'avoir pensé à toi, chaque heure de chaque jour qui ont passé depuis ces quinze dernières années.

Je baisse mon regard sur ses lèvres, qui ne sont pas plus loin des

miennes que de cinq centimètres, ses lèvres entrouvertes, ses lèvres rouges. Je serre toujours mes mains sur ses épaules, mais je n'en n'ai que faire, je suis absorbé par elle, entièrement, complètement, elle sonde mon âme, entre dans mon cœur, dans mon cerveau, m'empêche de penser correctement, me fait oublier le monde alentour, la roseraie, l'oiseau qui siffle, la poupée qui est tombée par terre à je ne sais quel moment. Ses lèvres m'obsèdent, me transportent, me bouleversent, me chavirent et m'électrisent, m'enflamment, m'enivrent, m'exaltent et me passionnent. Et je me penche encore un peu plus. Quatre centimètres. Trois centimètres. Deux, bientôt un.

22 ans.

Je repense une chemise de flanelle blanche de Gustave calmement, en souriant. Je repense à notre enfance heureuse, à nos heures passées dans la roseraie à courir, à nous amuser, à passer du bon temps. Toute cette époque me manque énormément. J'ai l'impression, depuis six ans, de ne plus vivre. De survivre à peine. Rien n'est plus pareil, depuis son départ. Je le hais. De tout mon cœur, de tout mon corps et de toute mon âme. « *Mais je hais surtout de ne pas te haïr, ni un seul jour, ni une seule nuit, ni même du tout.* » Ce vers d'un poème me tourne dans la tête depuis plusieurs jours déjà, comme une mélodie inoubliable. J'ai l'impression d'être observée, suivie, mais je chasse vite ce sentiment de ma tête. Une fois la chemise terminée, je vais chercher le baquet de linge propre pour aller l'étendre, et je fredonne une chanson. Il fait beau, je suis seule à la maison, Gustave en a encore pour quelques heures.

J'étends linge et chemise, pantalons et culottes. Je reprends le baquet et je rentre dans la maison. Mon regard est immédiatement attiré par un paquet posé sur la table. Je m'approche, passe mes doigts dessus, le caresse, l'admire. Je ne sais pas qui me l'a envoyé, je ne suis proche de personne depuis son départ. Je m'interdis d'espérer un présent de sa part, je ne peux pas me laisser

aller maintenant, pas après avoir fourni tant d'efforts pour le sortir de mon esprit, de mon cœur. Je ne pourrai de toute façon l'oublier entièrement, puisqu'on n'oublie pas sa vie entière.

Je décachette la cire, et je sors du paquet une poupée de porcelaine aux yeux bleus. Une deuxième Rosie. Le doute m'envahit. Serait-il possible qu'il revienne égoïstement après six longues années d'absence ? Je serre la poupée contre mon cœur comme s'il était là, près de moi, comme s'il n'était jamais parti, comme si je n'avais jamais souffert. J'étouffe un sanglot, mes épaules tremblent, mais le silence est étonnamment bruyant.

- Je t'avais promis que je t'en rachèterai une.

Je manque de défaillir, mon cœur bat plus vite qu'il n'a jamais battu. Il est là, devant moi, il est de retour. Je n'ose y croire. Je n'ose espérer, je n'ose me laisser aller. Je suis effrayée de sa présence ici, mais je comprends tout de même qu'il est revenu, et je suis soulagée qu'il soit en vie et en bonne santé, mais je souffre aussi, de le savoir si près après tant de temps. Puis une immense haine m'envahit, une haine qui sort du plus profond de mon être, d'une partie si primitive que je ne connaissais pas son existence. Une colère jusqu'ici insoupçonnée, à cause de tout ce qu'il nous avait fait subir à Gustave et moi.

J'hésite à m'enfuir comme je le faisais quand nous étions enfants, quand il aimait se moquer de moi à mes dépens, mais ma fierté est à ce moment plus forte que tout. Je reste là, à le regarder, les bras ballants.

- Comment ? Que faites vous ici après tant d'années ?

C'était ma bouche qui avait parlé, pas mon cerveau. Mon ton est sec, mais je sais que ce qui le choque le plus, c'est ce vouvoiement inhabituel. Il ne bouge pas, il pâlit. Je veux, par ce vouvoiement, lui montrer que je l'ai oublié, qu'il n'est plus qu'une connaissance, même si nous savons tous deux que c'est faux. Il est hébété, amorphe. Il ne s'attendait pas à ça. Son incompréhension est telle qu'il balbutie quelques mots.

- Vous ?! Sérieusement Héloïse ? Mon frère t'a-t-il retourné la tête ?

Sa remarque me fait un grand froid. Il s'est permis de partir en m'abandonnant, pour revenir quelques années plus tard en clamant haut et fort que son frère m'avait asservie, en quelque sorte. Je relève la tête imperceptiblement, mon cœur arbore une armure qui me rend insensible. Ma remarque fuse du tac au tac.

- Allez vous-en de chez moi, Alexander. Vous avez trop détruit durant votre adolescence, évitez de faire plus de mal que vous n'en n'avez fait auparavant.

Je me penche en avant, récupère le papier qui enveloppait auparavant ma poupée, puis sort. Alexander me court après en continuant à me parler.

- Mon retour ne te fait donc rien ?

- Allez vous en, Gustave va bientôt rentrer.

- Ah, Gustave, j'allais oublier, crache-t-il amèrement. Comment es-tu devenue si insensible en seulement six années ?

- Seulement six années ? Seulement ?!

Je suis choquée et enfin je me réveille. Comment ose-t-il prétendre que ces six années ne sont rien, qu'il ne s'est rien passé de spécial, qu'elles ont passé à la vitesse de la lumière ? Son audace me choque, me révolte, m'enhardit, m'indigne, me remplit de colère.

- Ce n'était pas toi qui étais là ces six années. Tu étais en train de t'amuser. Tu n'étais même pas présent pour l'enterrement de ta mère, Alexander. Ni pour mon mariage.

A l'évocation de l'enterrement et du mariage, le visage d'Alexander se ferme ostensiblement. Ses yeux se remplissent de douleur, sa bouche se tord, ses épaules se voûtent. Il me ferait presque pitié, s'il n'était pas coupable.

- Tu crois que c'était facile pour moi aussi ? Être loin de tout ce qu'on a toujours connu, loin de sa famille, du confort rassurant d'une maison ?

- Tu as choisi ! Crié-je.

Je vois dans ses yeux qu'il sait que j'ai raison, que j'ai touché un point sensible, une corde frêle. Je continue sur ma lancée, trop

heureuse d'avoir enfin une raison pour lui cracher mon venin après six longues années d'attente.

- Tu nous a abandonnés, tous, sans nous laisser un mot. Sans nouvelles. Une seule simple lettre, vite oubliée. Au revoir, Héloïse avec qui j'ai passé ma vie, au revoir Gustave, mon cher frère, au revoir Père, Mère. Ah, c'est facile, hein, d'être la victime, Alexander ?! Mais tu n'étais pas là pour sécher mes larmes, tous les soirs. C'était ton frère. Et tu n'étais pas là pour ton père, quand ta mère est morte d'une maladie. C'était ton frère, encore et toujours. Tu aurais bien pu être disparu en bateau que nous ne l'aurions jamais su ! Alors ne reviens pas nous faire tes excuses, ça ne changera rien au mal que tu nous as fait. A cause de toi, j'ai grandi trop vite. Je ne te blâme pas, je serais bien partie, moi aussi, mais c'était l'un de nous trois. Et tu ne nous as pas laissé le choix, à Gustave et à moi, nous n'avons pas eu à nous sacrifier de bon gré que tu nous avais déjà quittés. Mais si tu pars, pars pour de bon. Ne reviens pas six ans plus tard comme une fleur, parce que c'est égoïste.

Alexander détaille mon visage, mes yeux, ma gorge, mes cheveux, ma bouche. Il n'est qu'à quelques mètres devant moi, ses yeux bleus roulent sur ma peau, ses cheveux noir corbeau volent dans l'air du vent. Il est magnifique, sauvage, libre, incertain du futur, tout ce que je ne suis pas et ne serai jamais. Et je l'envie, oh ! comme je l'envie de son indépendance ! Je comprends qu'il pense à Gustave au moment où son visage se ferme, où ses yeux se vident de leur tendresse. Soudain il m'attrape par les épaules, il serre, et ça fait très mal. Il ne contrôle plus sa force, mais il ne me fait pas peur. Jamais Alec ne me frappera.

- Tu n'as pas idée de quelle manière j'ai souffert. Quelle torture c'était de te savoir entre ses mains. Quelle douleur je ressens encore quand je pose mes yeux sur toi, dans cette maison que tu n'as jamais quittée. Alors, moi aussi, j'ai souffert, Héloïse. Longtemps, je m'en suis voulu, de ce départ, mais tu sais ce qui me faisait tenir ? Ton visage. Quand tu souris. Quand tu es heureuse. Quand tu es libre. Pas

comme maintenant, visiblement.

- Tu ne connais rien de ma vie, Alexander, ne te permets pas de juger ce que ton frère et moi avons construit.

- Une vie de non-dits, sans amour et sans passion ? Je ne te juge pas, Héloïse, mais à chaque fois que j'allais manquer à ma parole, je repensais à ce sentiment que j'avais quand je te voyais avec Gustave. Ce sentiment qui me retenait au loin, de peur de souffrir à nouveau, encore plus que d'actualité.

Je crois qu'il essaie de me faire passer un message, dans ses yeux subsiste une lueur que je n'avais encore jamais vue. Ses mains serrent encore plus, ses yeux deviennent suppliants. Alec me supplie. Mais de quoi ? De le comprendre ? De le pardonner ? De partager sa douleur ? Soudain je comprends, tout devient clair, limpide, une chose insoupçonnée apparaît dans mon esprit. Mes yeux s'écarquillent d'eux-mêmes, je ne contrôle plus rien.

- Tu es jaloux, soufflé-je.

- Ça me tuait, ça me tue toujours. Je peux m'excuser de t'avoir abandonnée sans gentillesse dans la roseraie, je peux m'excuser de la douleur que je t'ai fait subir, je peux m'excuser de ne pas être quelqu'un de bien, m'excuser de ne pas savoir me mettre à jour comme tu l'aimerais, mais je ne peux pas m'excuser d'avoir pensé à toi, chaque heure de chaque jour qui ont passé depuis ces quinze dernières années.

Alec m'apparaît froid, mal à l'aise, distant. Il ne supporte pas d'être mis à jour, à découvert. Il se sent faible, je le vois dans ses yeux. Il regarde mes lèvres avec un désir mal contenu, et je souhaiterais de tout cœur qu'il supprime cette distance, ces cinq centimètres qu'il y a entre nous. Je ne contrôle plus rien, même si je le voulais. La poupée est par terre, un peu plus loin, et je n'ai aucune idée de comment elle a atterri là bas. La roseraie nous entoure mais le silence est omniprésent, pas un bruit ne rompt le calme. Il s'approche encore de moi. Quatre centimètres. Trois centimètres. Deux, bientôt un.

Et je reprends mes esprits. Le bruit de la claque que j'assène à Alec retentit fortement avant que je n'aie eu le temps de comprendre

que je levais la main pour le frapper. Il semble autant choqué que moi, mais je comprends vite que toute ma colère vient de ressortir. Jamais je n'aurais pensé frapper quelqu'un, encore moins un homme, mais je sais qu'il l'a mérité. Et toute la tristesse ressentie ces six dernières années ressort d'un coup ; mes larmes coulent, je ne contrôle plus rien, tout est flou, ma poitrine est trempée de mes larmes abondantes. Dans ce chaos je parviens quand même à remarquer le visage d'un Alec inquiet, que je n'ai pas l'habitude de voir. Je lui tourne le dos, préférant garder le minimum de dignité que j'avais acquis après son départ. Je sens deux mains sur mes épaules qui me retournent d'un coup, et des lèvres sur les miennes. Je ne tarde pas à comprendre ce qui m'arrive. La violence du baiser me consume entièrement, ne laisse plus de place à une quelque autre pensée. Tout s'altère. Ma vision, mon ouïe, rien n'est plus vrai que ses lèvres, que son odeur, sa respiration, ses mains, son corps contre le mien. Je n'avais jamais senti tant de félicité qu'en cet instant. Le monde est parfait, lui, moi, la poupée et la roseraie.

Épilogue.

Et c'est ainsi que s'achève, à 78 ans, la longue vie de Gustave de Naury, décédé la nuit dernière. Sa femme, Héroïse de Naury, lève les yeux du cercueil qui s'enfonce dans la terre, pour les poser sur la roseraie, puis sur le ciel bleu d'une fin de septembre. Elle hume l'air, semble y retrouver deux personnes connues, aimées et mal aimées, comme un frère, ou plus si affinités. Elle a aimé la vie, Héroïse, mais la vie lui a tout pris, alors qu'elle était si jeune. Rien ne se passe de toute façon comme prévu, pas vrai ? On pense à un chemin sans embûches, mais on se retrouve à désespérer de sortir un jour de tous ces pièges, de toutes ces trahisons, de cette colère malade. Et pourtant, elle est toujours là, Héroïse, bien vaillante, à 77 ans. Elle regarde son fils, qui s'approche d'elle. Il est beau, son fils. Il ressemble à son père.

- Mère, je me dois de penser que vous me devez la vérité,

maintenant que Père est mort. Pourquoi ne lui ressemblai-je pas ? Pourquoi semblait-il toujours douteux lorsqu'il me regardait, comme s'il regardait un fantôme ?

Héloïse le regarda affectueusement, en pensant à Alec, disparu lors de ses 25 ans. Il était revenu pour mieux la quitter, Alec. Elle repose son regard ardent sur son fils, lequel lit dans les yeux de sa mère une douleur telle qu'elle semble le harponner jusqu'aux tréfonds de son être. Il tremble. Peut-être de peur, peut-être simplement de froid. Héloïse sourit. Son fils a les mêmes yeux bleus, et les mêmes cheveux noir corbeau que son père. Que son vrai père. Son père biologique.